

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS : (Un an 3 fr.
Six mois 2 fr.
Trois mois 1 fr.
LYON ET DÉPARTEMENTS (Un an : 4 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon.

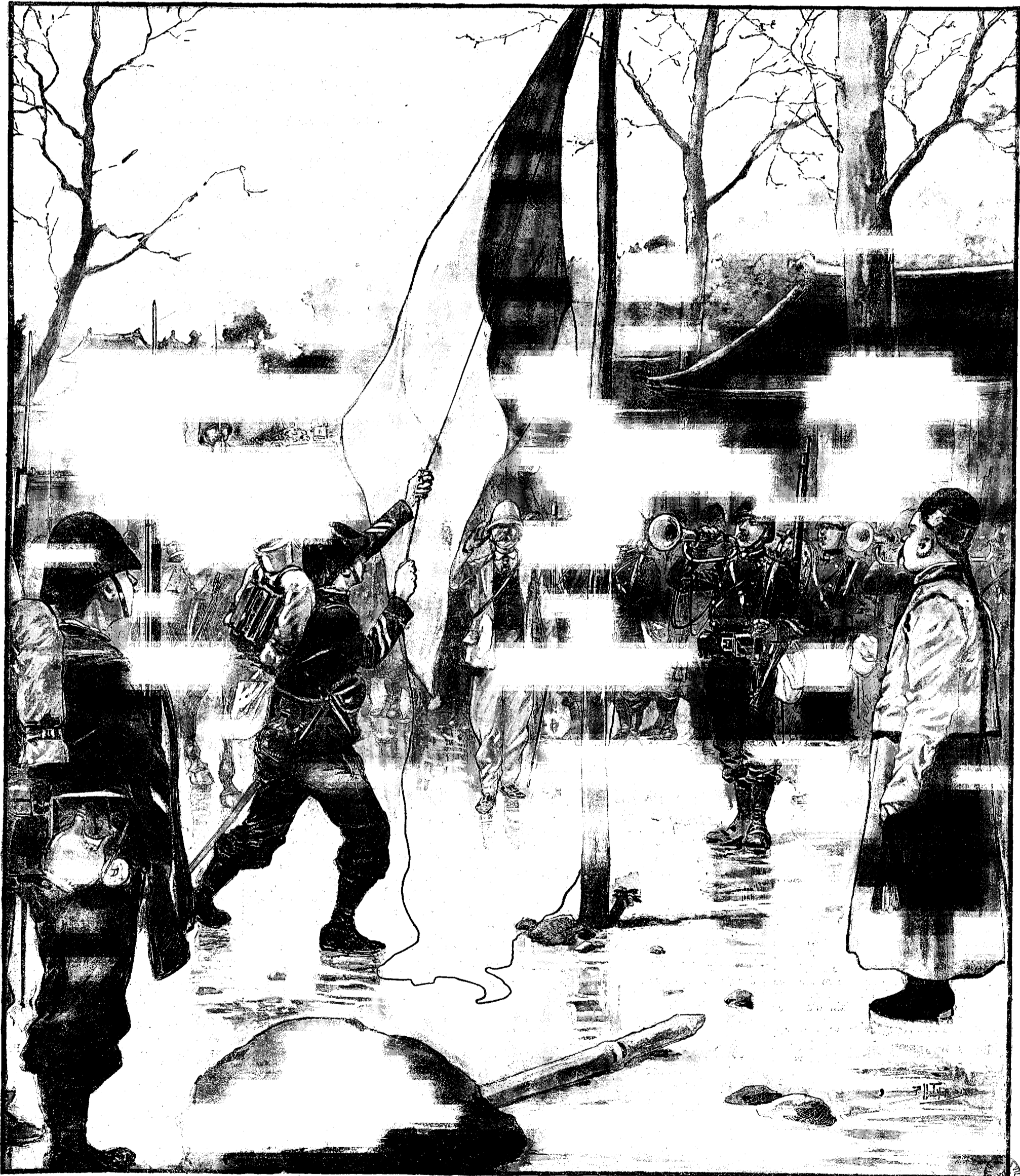
PARAISANT LE DIMANCHE

4^e Année

N^o 46.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 18 Novembre 1900.



L'Expédition de Pao-Ting-Fou.

La colonne française d'avant-garde hissant le drapeau dans un village chinois.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

En dépit de la belle assurance affectée par le gouvernement espagnol, il n'est pas certain que les échouffourées qui viennent d'ensauvager la Catalogne soient de simples incidents sans portée. S'il en était vraiment ainsi, on ne comprendrait pas l'ordre du capitaine général de Barcelone qui a interdit aux journaux tout compte-rendu des mouvements de troupes ainsi que toute publication de nouvelles relatives à l'apparition de bandes carlistes.

Au reste, l'insuccès d'une tentative insurrectionnelle n'engage en rien l'avenir, et ce coup de main peut fort bien être le prélude d'un soulèvement plus sérieux. Ce ne serait pas la première fois qu'une révolte plus tard triomphante aurait eu d'aussi modestes débuts. Et l'histoire même de l'Espagne en fournit plus d'un exemple. Quand, sous la règne d'Isabelle II, Serrano et Prim soulèverent l'escadre de Cadix, on affirmait aussi que ce mouvement était sans importance. Cependant, à quelques jours de là, Isabelle II devait prendre le chemin de l'exil.

De même, il y a quelques années, les premières prises d'armes qui signalèrent l'insurrection cubaine troubleront à peine l'optimisme gouvernemental. On s'empressa de déclarer qu'il ne fallait s'émouvoir en aucune façon des agissements de quelques filibustiers. La répression fut assez molle au début parce que le gouvernement craignait d'inquiéter l'opinion par des préparatifs en rapport avec le péril. Lorsqu'on se décida à sévir il était trop tard : les petites bandes insurgées s'étaient agglomérées, formant de véritables armées, et dès lors commençait cette lutte implacable qui devait coûter à l'Espagne le plus beau fleuron de sa couronne. Il ne semble pas, que les troubles actuels puissent avoir une répercussion immédiate assez grave pour mettre en péril les institutions présentes de l'Espagne : le désaveu du prétendant semble avoir refroidi le zèle des promoteurs du mouvement. Mais il faut tenir compte des circonstances et dans les phases difficiles comme celles que traverse ce pays sous les leçons du malheur, il suffirait peut-être d'une étincelle pour rallumer des feux mal éteints.

**

Après la campagne électorale la plus fiévreuse peut-être qu'ils aient connue depuis la mémorable élection de Lincoln, les États-Unis vont retrouver le calme qui ne devrait jamais abandonner un grand peuple conscient de ses destinées. On peut espérer que les hommes d'Etat, ayant devant eux le temps nécessaire pour la réalisation de leurs desseins examineront de sang-froid les résultats de la politique impérialiste et s'efforceront d'atténuer dans la mesure du possible la portée des fautes commises. Il serait à la fois inutile et puéril de chercher à dissimuler plus longtemps la situation vraie aux Philippines. Les attaques des troupes d'Aguiñaldo contre les détachements américains se succèdent sans relâche.

L'armée fédérale n'a remporté depuis deux ans aucun succès décisif : elle est toujours cantonnée dans les districts de la côte. A Manille même règne le plus grand désordre et le commandant en chef des troupes américaines énervé par cette résistance et par le sentiment de son impuissance commence à employer des procédés de coercition analogues à ceux dont se servent les Anglais au Transvaal.

Les indigènes qui refusent d'accepter les charges municipales ce qui, pour eux impliquerait la reconnaissance de la souveraineté américaine, sont emprisonnés. Le pillage et l'incendie des villages, l'emprisonnement des habitants sans défense répondent aux attaques des détachements américains.

Il ne semble pas que ces violences rapprochent du but poursuivi. On ne compte encore qu'un nombre insignifiant de Philippins qui aient prêté le serment d'allégeance aux États-Unis. Par contre, c'est à Manille même que s'est organisé le vaste pétitionnement qui va demander au Congrès américain d'assurer l'indépendance de l'archipel.

Il est douteux que cet appel soit entendu. Cependant, il est indéniable que dans la lutte qu'ils soutiennent depuis deux ans, les insurgés ont pour eux l'appui du peuple philippin tout entier. S'il en était autrement, leur résistance serait depuis longtemps brisée.

Et d'autre part, comment les petits-fils de Washington pourraient-ils repousser une supplique qui leur demande la mise en application aux Philippines des principes de leur propre déclaration d'indépendance ?

Hélas ! les peuples comme les hommes savent trouver d'ingénieux sophismes, pour éviter de mettre d'accord leurs actes et leurs

principes, et l'histoire a souvent enregistré d'aussi audacieux dénis de just ce.

**

On accuse souvent les romanciers de se complaire aux situations extraordinaires et d'imaginer pour dénouer les nœuds trop compliqués de leurs intrigues d'in vraisemblables péripéties. Il est vrai que la vie est souvent bien plus prosaïque et plus plate que ne voudraient le faire croire les feuilletonnistes ; cependant quand le hasard s'en mêle, il réussit des coups de maître que le dramaturge le plus expert aurait peine à combiner. Voici, comme exemple la véridique histoire que nous rapportent les journaux américains. On annonçait, au printemps dernier la disparition de M. Charles Rockefeller, commandant d'un corps de volontaires américains aux Philippines. Cet officier serait aujourd'hui réfugié au Honduras, à la suite d'une aventure extraordinaire.

En 1872, se trouvant à Hong-Kong, l'officier américain avait eu son jeune fils, âgé de trois ans, enlevé par sa nourrice chinoise et il n'en avait pu retrouver la trace, malgré toutes ses recherches.

Récemment, au cours des opérations dans l'île de Luçon, le major Rockefeller tua un jeune officier blanc qui commandait une troupe d'insurgés philippins. Sur le cadavre il trouva des papiers au nom de Paul Stanhope de Hong-Kong et son journal écrit en anglais.

Par un bizarre concours de circonstances, le major Rockefeller apprit du consul américain de Hong-Kong que Paul Stanhope était le fils adoptif d'un commerçant anglais de cette ville. Auparavant il s'appelait Paul Yen et avait été placé sous ce nom dans un collège de Jésuites par une femme chinoise. Or, la nourrice de l'enfant enlevé à M. Rockefeller s'appelait Yen et le major, ne doutant plus qu'il avait tué son propre fils, aurait, fou de désespoir, abandonné son régiment.

Cette douloureuse aventure n'égale-t-elle pas en horreur la tragique histoire d'Oedipe ?

NOS GRAVURES

RETOUR EN FRANCE DE LA MISSION
FOUREAU-LAMY.

La mission saharienne placée sous les ordres de l'explorateur Fourreau et du commandant Lamy a réussi, après deux ans d'efforts et au prix de fatigues stoïquement supportées à atteindre son but et à gagner les bords du Tchad. Les dernières étapes de cette héroïque traversée ont été marquées par de glorieux faits d'armes qui coûtent malheureusement la vie du commandant Lamy.

L'escorte de la mission, conduite par ses officiers vient de rentrer en France. Bordeaux, choisi comme point de débarquement vient de faire à ces braves un chaleureux accueil.

Dès que le bateau « Gironde et Garonne », qui les portait approcha du ponton des Quinconces, des acclamations enthousiastes saluèrent la mission. Les délégués des ministres et toutes les autorités civiles et militaires étaient venues assister à la cérémonie, grandiose dans sa simplicité, de la remise des décorations.

Quelques instants auparavant, et sur le bateau même qui ramenait l'escorte de Pouillat à Bordeaux, M. Fourreau et ses principaux collaborateurs avaient eu la joie d'attacher sur la poitrine de tous les officiers et soldats de l'escorte la médaille coloniale avec l'agrafe spéciale.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

LE DRAPEAU FRANÇAIS HISSÉ DANS UN VILLAGE SUR LA ROUTE DE PAO-TING-FOU

On s'était imaginé, un peu trop tôt peut-être, que la phase militaire était terminée en Chine et que la diplomatie seule viendrait à bout de résoudre le conflit.

De nouveaux méfaits des Boxers ont appelé une répression immédiate.

Le fait militaire le plus considérable, dans ces derniers temps, a été l'occupation de Pao-Ting-Fou par des troupes internationales sous le commandement du général Bailloud.

A vrai dire, cette expédition a été une simple promenade, la ville ayant été occupée avant l'arrivée du gros des troupes par une petite colonne française.

Cette colonne avait dû faire à maintes reprises le coup de feu, et enlever de vive force plusieurs villages où elle fit flotter les trois couleurs.

MISS ANNA ANDERSON

Anna Anderson avait été frappée du plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille, elle avait perdu sa mère !... Perte immense, perte tellement fatale, que ni l'amour ni les soins d'un père, quelque bon, quelque tendre qu'il soit, ne la peuvent réparer ! Certes, un père aime sa fille de toute son âme ; mais il ne peut avoir cette ingénieuse tendresse dont le cœur d'une mère connaît seul le secret ; il ne peut avoir cette surveillance de tous les instants, que rien ne fatigue, que rien ne détourne ; ce regard qui ne saurait être trompé, et qui, couvant sans cesse le jeune objet de ses affections, devine ses pensées, ses désirs, ses craintes et jusqu'à ses plus passagères impressions.

Anna n'avait que dix ans lorsque sa mère mourut ; son père, sir Anderson, était au service de la Compagnie des Indes. A la nouvelle de la perte cruelle qu'il venait de faire, il accourut près de sa fille, résolu à se consacrer tout entier aux soins de son éducation. La vue de la jeune Anna fut un nouveau choc pour son cœur. Anna était le portrait vivant de sa mère ; elle avait ses traits, ses yeux, le son de sa voix.

Quoique bien enfant, elle montrait déjà dans ses manières cette grâce qui avait fait M^{me} Anderson une des personnes les plus distinguées de son temps.

Anna bientôt devint tout pour son père ; il concentra sur elle ses affections ; mit ses soins à lui procurer les plaisirs de son âge ; voulut que sa toilette fût des plus recherchées ; ne lui refusait jamais rien... en un mot, il la gâta, et il la gâta mal, parce que naturellement brusque, il se mettait en colère parfois, revenait bientôt, et lui demandait presque pardon de ses emportements. Aussi miss Anna devint-elle en peu de temps, la plus capricieuse, la plus volontaire petite fille qu'on pût rencontrer.

Cependant elle grandissait, et M. Anderson comprit qu'il était indispensable de lui donner des maîtres, de s'occuper de son éducation.

Les professeurs les plus renommés furent appelés. Douée d'une étonnante facilité, miss Anna fit bientôt des progrès étonnants dans les sciences et dans les arts. Ses maîtres en paraissaient surpris, et M. Anderson était sans cesse en extase devant sa fille ; il ne tarissait pas dans ses éloges, vantait sa beauté, ses talents, son mérite, sa supériorité, et nour-



rissait ainsi en elle ce germe d'amour-propre qui croît avec tant de facilité dans le cœur humain, surtout lorsque jeune encore il n'a été froissé par aucun désappointement. Cet amour-propre s'accrut encore lorsqu'à son entrée dans le monde miss Anna entendit s'élever un cri général d'admiration. Les plus graves vantèrent son érudition étendue et solide ; les plus frivoles se récrièrent sur sa voix ravissante, sur le brillant de ses accompagnements, sur sa danse légère, et sur ses vives et piquantes réparties. Le bon M. Anderson ne mit alors plus de bornes à son adulation, sa fille devint pour lui une idole à laquelle il voua un culte ; et bientôt miss Anna entourée d'un nuage d'encens, s'enivra de cette vapeur si douce, et finit par regarder ces admirations comme un tribut que tous, sans distinction, devaient lui payer.

Elle était dans cette disposition d'esprit lorsque M. Anderson reçut une lettre qui l'obligea à faire un voyage pour des affaires d'intérêt. Son absence ne devant être que de quelques jours, il pensa qu'il pouvait laisser sa fille dans une maison de campagne qu'il possédait à quelques milles de Londres, confiant ce précieux dépôt à la vieille Polly, sa femme de charge. Ce sacrifice lui coûta beaucoup ; mais il s'agissait d'une somme si considérable que la fortune de sa chère Anna pouvait être compromise par une négligence ; il n'hésita donc pas. Après avoir installé sa fille, il partit en promettant un prompt retour.

Anna lisait beaucoup de romans, et cette lecture lui avait donné le goût des aventures extraordinaires.

Persuadée de sa supériorité, fière de sa beauté et de son esprit, elle rêvait déjà les partis les plus brillants, et racontait souvent ses espérances à Polly qui était devenue sa confidente. Polly était une vieille fille fort averse, et qui, pour obtenir quelques récompenses de sa jeune

maitresse, lui fait ses goûts et sa vanité, au lieu de la rappeler à des sentiments plus raisonnables.

Un jour que Polly présidait à la toilette de la jeune miss, et que celle-ci regardait complaisamment dans un miroir les longues et soyeuses boucles de cheveux qui entouraient et paraient son gracieux visage, Polly s'écria d'un ton admirateur : « En vérité, miss, il n'y a pas dans toute la vieille Angleterre de pair, si noble qu'il soit, qui ne tint à honneur de posséder une épouse aussi belle et aussi parfaite que vous ! »

— Tu crois ? répondit Anna en minaudant.

— J'en suis persuadée, miss, et j'ai mes raisons.

— C'est ton amitié pour moi, bonne Polly, qui te fait concevoir de pareilles folies ; ainsi donc tu crois...

— Je ne fais pas que croire, miss, je suis sûre, parfaitement sûre de ce que je dis.

— Vraiment, quand tu serais chargée par quelque grand seigneur de demander ma main, tu ne parlerais pas avec plus d'assurance.

— Ne riez pas, miss, car vous me feriez dire des choses que je ne veux pas dire ?

— Comment, des choses que tu ne veux pas dire ? et qu'est-ce donc ?

— Ne m'interrogez pas, miss, je vous prie.

— Au contraire, je veux t'interroger : voyons, bonne Polly, place-toi là, près de moi, et raconte-moi ce grand secret.

— Vous allez vous fâcher.

— Non, je te promets.

— Je suis bien sûre que vous me gronderez, miss.

— C'est donc bien terrible ?

— C'est une chose toute naturelle, et qui ne devrait pas vous surprendre, mais je ne sais comment vous expliquer cela.

— Ah ! tu me fais mourir d'impatience ; voyons, parle, je le veux ! maintenant, veux-tu me désobéir ?

— Puisque vous l'exigez, j'obéis, mais vous vous rappelez que c'est vous qui m'y forcez.

— Sois tranquille, mais parle, parle vite !

— Eh bien ! apprenez donc, miss, que peu de temps avant votre départ de Londres, un de nos plus aimables et nobles lords se trouva au raout de lady Fitz-Gérard. Vous vous rappelez sans doute quel enthousiasme excita votre voix, combien votre danse fut admirée ; je me souviens que vous revîtes enchantée de votre triomphe, et que monsieur votre père, dans son ravissement, vous répéta cent fois qu'il ne vous avait jamais vu si belle : il en pleurait de joie.

— Oui, je me rappelle cette soirée, mais continue, continue.

— Eh bien ! ce jeune lord, qui ne vous perdit pas de vue un seul instant dans toute la soirée, n'a pu résister à tant de charmes, il a juré qu'il n'aurait jamais d'autre épouse de vous et qu'il mourrait si on lui refusait votre main.

— Je n'ai remarqué personne... mais pourquoi ce jeune lord ne s'est-il pas adressé à mon père ?

— Il a une excellente raison pour cela ; quoi qu'il soit majeur et maître de la fortune que lui a laissée sa mère, il ne voudrait pas se brouiller avec son père qui doit, outre d'immenses richesses, lui laisser des titres pompeux.

Malheureusement on veut le marier à une veuve immensément riche qu'il refuse, et pour se soustraire aux importunités que ce projet lui cause, pour avoir le temps de faire comprendre à son père qu'il ne peut être heureux qu'avec vous, il a feint d'être malade et est allé prendre les bains à Brighton. Cet éloignement forcé l'a seul empêché de se présenter, mais le pauvre jeune homme voudrait bien savoir si son hommage vous agréait.

— Je ne sais que te répondre, Polly, je ne connais pas ce jeune lord, et d'ailleurs il me semble que ce n'est pas à moi de décider si cette union est possible.

— Non, sans doute, et votre réponse, miss, prouve toute la supériorité de votre esprit ; mais permettez-moi de vous faire observer que c'est à vous, à vous seule à décider si votre père y consent, vous ne refusez pas cette alliance ; en un mot si vous permettez qu'on fa-se près de sir Anderson les démarches nécessaires.

— Et quel est le nom de ce jeune homme ?

— Je ne sais si je dois me permettre...

— Il faut pourtant bien que je le connaisse au moins de nom.

— Oh ! c'est un nom qui sonne bien à l'oreille, un nom qui a déjà de la célébrité, un nom que la plus fière miss s'enorgueillirait de porter.

— Dis-le-moi et je te donne cette robe de soie que tu trouvais si jolie l'autre jour.

— Merci, miss, merci, mais ce n'est pas ce joli cadeau qui me fait parler, c'est le désir de vous voir heureuse, de vous voir au rang que vous ennoblirez encore par votre beauté et vos talents.

— Eh bien ! c'est ?...

— Le jeune lord Dundley, le fils unique et l'héritier du noble duc de N... !...

— Tu te trompes, Polly, cela est impossible.

— Je ne comprends rien à votre incrédulité, miss, et il ne tiendrait qu'à moi de vous prouver que j'ai dit la vérité.

— Et comment ?

— Rien de plus facile. Depuis longtemps lord Dundley me persécutait pour que je vous remette une lettre ; je voulais la brûler, heureusement je ne l'ai fait, et je puis...

— Une lettre !... à moi ! Y pensez-vous, Polly ? Je ne la lirai certainement pas.

— Comme vous voudrez, miss, mais vous ne m'accuserez plus de vous faire des mensonges.

Après ces mots, Polly se retira, ayant jeté dans le cœur d'Anna des idées que malheureusement son amour-propre, les éloges dont elle avait été si souvent l'objet y firent germer rapidement. Toute la journée et la nuit se passèrent dans ces combats de l'amour-propre contre la raison, et cette dernière était presque victorieuse, lorsque le matin Anna, en descendant les marches du perron qui conduit de son appartement au jardin, aperçut près de sa porte une lettre qu'elle

reconnut, et dont la vue la fit rougir subitement : c'était celle que Polly lui avait montrée, c'était celle du jeune lord... Anna se trouvait seule, personne ne pouvait la voir ; la lettre paraissait décahétée : qui saurait qu'elle l'avait lue ?

La tentation était forte : elle n'eut pas le courage d'y résister, et une première faute la jeta dans cette route fatale où l'on s'égarait si promptement, et dont il est si difficile de sortir lorsqu'on y a fait un pas.

Elle ouvrit la lettre, et y lut ce qui suit :

« Charmante miss,

« Daignerez-vous excuser l'imprudente démarche que je hasarde auprès de vous ? comment prendrez-vous tout ce qu'il y a d'irrésistible dans le sentiment qui m'entraîne ? Ah ! pardonnez à ma présomption ; que suis-je en effet pour aspirer à votre main ? Ce rang, cette fortune, que je ne dois qu'au hasard, que sont-ils auprès des charmes, des talents que vous possédez !

« Aussi n'est-ce qu'en tremblant que je vous adresse une prière comme à la divinité dont dépend mon destin. On vous a sans doute fait connaître ma position ; je crains en contrariant mon père qu'il ne me prive d'une partie de ces avantages que je serais si heureux de mettre à vos pieds ; mais il est bon, il m'aime tendrement ; et lorsqu'il saura que je ne puis vivre sans vous, lorsque surtout il vous connaîtra, il ne me refusera pas son consentement. Veuillez donc m'apprendre si je dois continuer ces démarches que je cesserais à l'instant même, si j'étais assez malheureux pour qu'elles pussent vous déplaire. Si vous ne repoussez pas mon hommage, j'espère avant peu n'être plus pour vous, miss... »

« Un admirateur invisible. »

La lecture de cette lettre donna un nouvel élan aux folles idées d'Anna. Ses rêves d'amour propre prirent une forme plus décidée, plus distincte. Les premiers conseils de la raison furent étouffés par ceux de la vanité ; et la tête toute étourdie de frivoles images de luxe et de grandeur, elle ne s'aperçut pas de la faute terrible qu'elle allait commettre, elle se décida à répondre. Sa lettre était ainsi conçue :

« Milord,

« Ma mère dont je chéris et révère la mémoire, m'a recommandé de ne jamais recevoir des lettres des gentlemen, et surtout de ne point leur répondre. Adressez-vous donc à mon père, si vos intentions sont honnêtes, comme vous le dites, et comme je le désire. »

Cette réponse fut remise à Polly, qui dès lors devint l'intermédiaire obligée de cette correspondance qui n'en resta pas là.

L'absence de M. Anderson se prolongeait ; il ne pouvait même indiquer encore l'époque de son retour, et pendant tout ce temps Anna restait sous l'influence des conseils de Polly.



Ces lettres étaient toujours convenables, mais cependant, sans qu'Anna s'en aperçut, elles étaient devenues plus familières, et ce fut à ce point qu'elle lut un jour sans trop de surprise le post-scriptum suivant : « J'ai chargé notre bonne messagère de faire, à Londres, quelques emplettes voudriez-vous être mon banquier jusqu'à ce que je trouve un moyen de vous faire parvenir ce que vous lui avancerez ? »

Anna n'hésita pas un moment à remettre à Polly la somme quelle lui demandait, sans même s'informer qu'elles pouvaient être ces emplettes. De ce moment les lettres devinrent plus fréquentes, et les post-scriptums étaient tous à peu près conçus dans les mêmes termes tantôt c'était pour remettre à des malheureux qu'il avait l'habitude de secourir et qui devaient souffrir de son absence ; tantôt il engageait son banquier à faire en son nom un cadeau à la bonne messagère pour reconnaître son zèle et sa discrétion. Dans chaque lettre, le jeune lord annonçait toujours que son père s'adouçissait, et qu'il était sur le point de consentir à une union qui devait faire le bonheur de son fils unique.

Sur ces entrefaites, M. Anderson revint, ramenant avec lui un jeune parent qu'il présentait à sa fille comme quelqu'un qu'il verrait avec plaisir entrer dans sa famille.

Cette nouvelle venait mettre un obstacle aux espérances d'Anna ; elle fut reçue par elle avec un mécontentement qui n'échappa pas à Anderson. Le jeune homme possédait pourtant toutes les qualités qui pouvaient rendre ce parti avantageux ; sa fortune était au moins égale à celle que devait posséder miss Anna ; quel pouvait

donc être le motif du refus qu'elle paraissait décidée à faire ?

Tremblant de connaître la vérité, M. Anderson voulut interroger sa fille ; celle-ci, pleine de confiance dans les brillantes promesses du jeune lord, persuadée qu'elle allait éblouir son père par l'éclat du rang et de la fortune qui lui étaient offerts, n'hésita pas un moment à tout lui confier et à lui montrer les lettres qu'elle avait reçues.

Plus raisonnable que sa fille, M. Anderson ne crut pas à la sincérité des beaux sentiments exprimés dans cette correspondance ; les post-scriptums surtout lui parurent singuliers ; cependant il résolut de s'assurer de ce qu'il en était, et revint à Londres avec toute sa maison.

Après avoir interrogé Polly qui soutint que les lettres étaient bien de lord Dundley, M. Anderson se rendit chez le duc de N***, se plaignit qu'il avait trompé sa fille, lord Dundley avait basement gagné une servante ; alors il mit sous les yeux du duc de N*** la correspondance de son fils. Le duc affirma que son fils était incapable d'une pareille action, et fit comprendre au père d'Anna qu'il ne le regardait que comme un intrigant qui espérait, à l'aide d'une fausse correspondance s'assurer une alliance à laquelle son rang l'empêchait de prétendre. Justement indigné de se voir soupçonné d'une telle infamie, M. Anderson porta plainte aussitôt devant les tribunaux.

Voyez où déjà une démarche imprudente a conduit miss Anna ; cette jeune fille, si brillante, si admirée, va être obligée de venir déclarer devant un tribunal, devant un public moqueur, qu'elle a reçu les lettres d'un jeune homme, qu'elle y a répondu, qu'elle a caché à son père une correspondance coupable. Oh ! c'était déjà une sévère punition ; mais qu'elle fut bien plus terrible encore lorsque, devant la cour et les spectateurs, le jeune duc affirma, sous la foi du serment, qu'on avait audacieusement abusé de son nom et de la crédulité de la jeune miss. Le magistrat comprit dès lors qu'il y avait là-dessous quelque friponnerie ; le motif des post-scriptums, si souvent répétés, lui mit sur la voie, et, pressant de questions adroites Polly qui avait été appelée en témoignage, la força bientôt à avouer qu'elle était l'auteur des lettres attribuées à lord Dundley, et qu'elle détruisait les réponses qu'y faisait la trop crédule jeune fille.

A ces mots des éclats de rire se firent entendre dans l'assemblée ; mille regards ironiques s'arrêtaient sur Anna et la pauvre jeune miss éprouva une confusion impossible à décrire.

Polly fut renvoyée devant les assises ; cette aventure devint pendant longtemps le sujet de toutes les conversations de Londres : on ne parlait que de l'admirateur invisible, et honteuse, désespérée, dédaignée par son jeune parent, la pauvre miss Anna Anderson fut obligée de se retirer à la campagne et de passer le reste de ses jours loin de ce monde où elle avait été si glorieuse de briller par ses grâces et ses talents.

RENÉ MIGUEL.

LA JEUNESSE N'A QU'UN TEMPS

Depuis trente-cinq ans passés le père Cosinus — comme l'avaient baptisé ses élèves — était professeur de mathématiques.

Jamais il n'avait eu la chance d'être appelé à exercer dans un collège ou un lycée connu, les recommandations, le pistonnage, lui avaient manqué pour cela. Tour à tour, il avait enseigné dans les pensions particulières, les boîtes à bachot, il s'était fait répétiteur, il avait donné des leçons à domicile, le tout au hasard des ans, tantôt gagnant largement sa vie, tantôt végétant et mourant de faim à demi, mal nourri, mal logé, n'ayant le plus souvent comme dessert que les fruits passablement aigres de l'arbre de la science.

Et l'âge venait et les années s'ajoutaient aux années de plus en plus lourdes, sur les épaules voûtées du vieux professeur.

Cette année-là, il la devait marquer d'une pierre blanche, heureusement.

Son dernier livre de géométrie — car entre temps le bonhomme avait publié quelques ouvrages scientifiques — son dernier livre avait été remarqué par le directeur de la fameuse école Erasmin, sorte d'institution Petdeloup, mais qui gagnait beaucoup d'argent et en dépensait surtout quantité en réclame.

Séduit par le cachet de la maison, les vastes jardins, les spacieux dortoirs, et surtout le réfectoire des maîtres, où sur les tables de sapin toutes neuves il voyait déjà en imagination de succulents plats de macaroni au gratin, une de ses faiblesses, le père Cosinus avait accepté les ouvertures de M. Erasmin et était entré comme professeur de mathématiques dans la fameuse institution.

Long, maigre, courbé, vêtu toujours d'une vaste redingote noire, un ou plusieurs volumes sous le bras, marchant dans la rue sans voir, les yeux fixés à terre, l'esprit constamment tendu vers la solution d'un théorème compliqué ou d'une équation douteuse, le père Cosinus était bien connu de ses voisins et de tout le quartier.

Lui, ne connaissait personne, ayant toujours passé dans la vie comme dans un rêve sans porter attention à autre chose qu'à la science aride et abstraite.

Pendant le cours de l'année précédente, il avait dû monter d'un étage dans la maison noire qu'il habitait tout là-haut, derrière la butte Montmartre.

Plus ses ressources diminuaient, plus le père Cosinus s'éloignait du centre et gravissait de nouveaux étages.

Et comme rarement année avait été aussi

mauvaise que celle qui venait de s'achever, le bonhomme était arrivé à loger au sixième, dans une rue déserte et sombre, loin de toute joie, de toute distraction, mais calme au possible.

Et il s'y trouvait très bien.

Pourtant, un observateur avisé qui eût ce matin de février remarqué les allures du père Cosinus se serait aperçu d'un changement notable dans les manières du vieux professeur.

Lui qui ne levait jamais le nez dans la rue, se surprenait à regarder les magasins, les toilettes, les étalages, toutes choses que jusque là il avait négligées.

Même quelques groupes de jeunes ouvrières étant venues à passer, rieuses, il les suivit du regard et se détourna en soupirant.

Ce jour-là, qui était le premier dimanche de



février, le père Cosinus était tout transformé, il allait, il allait droit devant lui en parlant tout seul.

Il descendit ainsi la rue Lepic, suivit le boulevard des Batignolles, remonta l'avenue de Clichy et parvint ainsi jusqu'à la Fourche. Pour les profanes, je dois ajouter que l'endroit ainsi appelé est constitué par l'intersection des deux avenues de Clichy et de Saint-Ouen, venant se fondre en une seule artère.

Arrivé là, le vieux professeur avisa un bazar dont l'étalage lui tendait les bras.

Après avoir cherché des yeux pendant quelques minutes parmi la foule d'objets hétéroclites qui le sollicitaient, le bonhomme aperçut sans doute ce qu'il désirait, car il pénétra dans l'établissement, après quelques secondes d'hésitation toutefois.

Quand il sortit du magasin, suivi par le regard railleur d'un employé, il portait sous son bras, dissimulé de son mieux, un objet de forme bizarre enveloppé et ficelé soigneusement.

Successivement, il entra ainsi dans plusieurs boutiques, chez l'épicier, chez la fruitière, et rentra chez lui, ses poches bourrées de paquets de toutes formes.

Quand le père Cosinus fut enfin seul dans son étroite petite chambre, il ouvrit toute grande la fenêtre à tabatière, et contempla en se haussant sur la pointe des pieds le panorama immense qui se déroulait sous ses yeux.

Comme c'était dimanche gras, jour de liesse, autour de lui montaient les rumeurs joyeuses de tout un peuple qui s'amusait. Gnariées par le vent, lui arrivaient vibrantes les chansons et les danses du Moulin de la Galette et des autres établissements chorégraphiques qui sont le plus bel ornement de la Butte Montmartre.

Longtemps, le vieux professeur s'attarda dans sa contemplation, des soupirs lui gonflaient la poitrine, un picotement inconnu lui titillait les paupières.

Enfin, il se ressaisit.

Eh bien ! s'écria-t-il, moi aussi je veux ma part de fête. Puisque aussi bien je rentre demain en fonctions, que je quitte ma pauvre chambre et mes menus maigres pour le vaste dortoir et la somptueuse table de la grande institution Erasmin, il ne sera pas dit qu'avant de dire adieu à la misère, je ne me serai payé une demi-journée de plaisir. Vive le Carnaval et faisons des folies !

Et tout guilleret, le vieux savant développa ses paquets, sortit un grand saladier ébréché, du fond d'un placard, puis s'installa, après avoir chaussé ses lunettes, devant un petit livre à couverture rouge.

Qu'allait donc faire le bonhomme, me demanderez-vous ? Et quel rapport pouvait exister entre ce livre, ce saladier et la journée de fête qu'il se proposait.

D'abord, je dois vous dire que le livre en question n'était nullement un des bouquins rébarbatifs dont le savant avait coutume de faire son compagnon. Non, ce livre tout battant neuf était un livre de cuisine et maintenant, vous devinez sans peine le rapport qui existait entre le livre, le saladier et le savant.

Le père Cosinus avait résolu de faire des crêpes ; ce saladier, c'était pour délayer la pâte nécessaire, et dans le livre, il alla en trouver les proportions convenables.

En effet, péniblement, il lut ce qui suit, cherchant à comprendre, en homme habitué plutôt à déchiffrer les problèmes ardues et les signes barbares de l'algèbre que la langue quelque peu filandreuse de Vatel :

« Prenez un litre de farine, délayez-le avec six œufs, deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie, une bonne pincée de sel, de la fleur d'orange, moitié eau et moitié lait pour l'éclaircir. Allumez un feu clair de menu bois. Faites fondre dans la poêle gros comme une petite noix de saindoux, versez-y plein une cuiller de votre pâte, étendez-la, de façon que le fond de la poêle en soit couvert et très mince, faites cuire d'un côté, retournez de l'autre, en faisant sauter, saupoudrez de sucre blanc et mangez brûlant. »

C'est terriblement compliqué, dit-il ; mais tant pis, le sort en est jeté, je l'ai voulu. Allons-y !

Déjà, à genoux devant la cheminée, sans souci de tacher son pantalon noir, luisant aux genoux, le père Cosinus allumait le feu, soufflant sur les bûches qui fumaient sans parvenir à s'enflammer, et tout en soufflant, congé-tionné, il monologuait :

— Il y a juste quarante-cinq ans, à cette même époque, je faisais ce que je fais en ce moment. C'était chez ma vieille tante Octavie. Comme aujourd'hui j'étais à genoux devant la cheminée, je soufflais le feu pendant que mes petites cousines, Marthe et Marie, entourées d'un couple de leurs amies, m'entouraient en pliant.

Il se releva.

— Quels éclats de rire argentins ! Quelles folies ! Et comme nous nous amusions tous avec entrain. Il s'assit un peu sur ses talons, essoufflé :

— Tout comme aujourd'hui, le feu ne voulait pas prendre. Il fallut que mes cousines me donnassent un coup de main. Je vois encore Marthe à genoux, à côté de moi, et soufflant sur les braises ; ses cheveux me froiaient la figure et à un moment, craignant de tomber sans doute, elle me prit la main qu'elle serra bien fort... Nous nous relevâmes tous deux très rouges. Était-ce bien le feu qui en était cause ?... Et les autres qui nous regardaient en souriant...

Le bonhomme mit une cuillerée de pâte dans la poêle, qui eut un grésillement, mais le feu éclairait mal, ça n'allait pas.

Enfin la crêpe commença à jaunir un peu.

— C'est le moment de la tourner, se dit-il. Saurai-je encore. Je me rappelle mon premier essai, quand j'envoyai ma première crêpe tout en haut de la cheminée et qu'elle retomba dans le feu. Quels éclats de rire ! Mais combien mieux, par la suite, je réussis à exécuter la difficile opération.

Ce fut Marie, cette fois, qui m'apprit le tour de main nécessaire. Elle me prit le bras et, d'une secousse, elle envoya la crêpe droit au plafond... Allons, essayons !

Le père Cosinus voulait faire sauter la crêpe, mais la crêpe s'obstinait à rester collée au fond de la poêle, visqueuse et gluante.

Je ne réussirai pas, fit-il. Enfin, ce n'est que la première. Essayons l'autre !

Le feu commençait à prendre. Une flambée soudaine dora la pâte, les petits yeux du bonhomme pétillaient. D'un vigoureux coup de poignet, il lança en l'air le disque doré, mais juste à ce moment, un coup frappé dans la porte le fit tressaillir.

La crêpe, après deux tours, vint s'abîmer dans les cendres ; une rafale s'engouffrait dans la cheminée, dispersant les tisons, emplissant la chambre d'une fumée épaisse et nauséabonde.

Sur le carré, une voix railleuse, celle de la concierge, disait :

— Qu'est-ce que vous faites dans votre chambre, monsieur le professeur, on dirait des crêpes ?

— Des crêpes, des crêpes, en voilà une idée, répondit, bourru, le père Cosinus.

Et allant à sa cuvette, il prit un peu d'eau qu'il jeta dans le feu pour l'éteindre.

Alors il s'assit sur son lit, tout triste, et contempla les derniers tisons qui achevaient de fumer, la pâte qu'une volée de cendres avait souillée, mélancoliquement, il essaya de regarder le paysage de tout-à-l'heure.

Mais les nuages s'étaient amassés dans le riant ciel du matin ; leur masse noire crevait en une ondée de grésil ; les vitres de la tabatière craquaient sous l'averse et il dut fermer.

Longtemps, longtemps, le vieux savant resta ainsi immobile et rêveur, suivant des yeux ses pensées et ses souvenirs.

Une larme, lentement, lui monta aux paupières, qui coula le long de sa joue ridée, sans qu'il s'en aperçut. Quand elle arriva jusqu'à ses lèvres, il en perçut seulement l'amertume.

— Que je suis sot, murmura-t-il, de vouloir ressusciter le passé. La jeunesse n'a qu'un temps, et ce temps-là est bien fini pour moi.

Et alors le père Cosinus laissa librement couler ses larmes, dont les gouttes pressées tombaient sur son vieux cœur desséché, sans parvenir à le rafraîchir.

L. CHALLE.

UN COCHER TROP ZÉLÉ

Le sapeur Beaupoil commença ainsi :

— C'était en Afrique ; mon colonel avait été invité à une soirée par un colon de ses amis, et il devait se rendre chez ce dernier à cinq heures du soir. Quatre heures trois quarts venaient de sonner ; et le cocher était absent.

— Beaupoil ! que m'dit le colonel qui n'aimait pas à attendre, tu sais conduire ?

— Oui, mon colonel, que je réponds z-hardiment, sans savoir beaucoup pourtant.

— Attelle l'coupé.

— Bien, mon colonel.

J'exécute la consigne illico ; j'attelle les deux chevaux Eclair et Zéphir.

C'étaient deux belles bêtes que le colonel avait depuis peu, et, quand elles étaient lancées de toute leur vitesse, on eût juré qu'elles avaient des ailes. C'est vous dire que je n'étais pas très rassuré en tenant les guides ; néanmoins je fis bonne contenance.

Le colonel tenait à être servi rapidement ; il donnait ses ordres d'une façon brève, et, en montant en voiture, un simple : « hop ! » avertissait son cocher qu'il pouvait partir.

J'étais donc assis sur le siège, retenant de mon mieux les deux enragés, quand le colonel arriva :

— Crébleu ! qu'il dit, nous serons en retard ; tu sais, Beaupoil, vivement et bride abattue !

— Oui, mon colonel, que je réponds entre mes dents, sans me retourner.

Eclair se cabrait, je n'osais le quitter des yeux. Je soulevais les guides, prêt à partir.

— Hop!!!
Oh! le magistral coup de fouet! les kiss! kiss! dont je l'accompagnai! Et la fuite folle, sur la route poudreuse où s'effarouchaient les burnous des Arabes!

Morbleu! le colonel sera content! Clic! clac! Hardi Zéphir! Je ne vois rien autour de moi qu'un nuage de poussière qui monte, monte de chaque côté, comme une muraille blanche! Qu'importe les Arabes qui s'enfuient en piaulant, leurs faces de briques grimées de peur! Plus vite, encore plus vite! Les deux chevaux risent la terre, les jarrets tendus en de colossales enjambées. Il faut arriver à l'heure. Ma barbe fendue en deux dans la rapidité de la course flotte sur mes épaules. Le colonel sera content... Il doit rire dans la voiture et tout à l'heure à l'arrivée je me vois ouvrant la portière, respectueux, salué d'un : « Merci, Beau-poil ». J'en ai les larmes aux yeux.

Une tache de lumière derrière un bouquet d'arbre, des sons musicaux tombant d'une terrasse illuminée, m'avertissent que je suis arrivé; un coup de poignet vigoureux et, tout fumants, Zéphir et Eclair s'arrêtent, en renâclant devant la grille de l'habitation.

— Ah! enfin, voici le colonel, s'écrient des voix féminines avec joie.

Et un grand laquais rouge, galonné sur toutes les coutures, s'élança vers la portière.

— Plus souvent! grande carotte, que je me lis...

Et, sautant à bas du siège, je tourne le bouton de la portière en saluant militairement.

Personne ne sort!... je regarde... personne... Le colonel!... Il s'est donc envolé!... Je reste collé à la portière, bouche béante... Oh! je devais avoir l'air bête!... La grande carotte rigolait en se tenant les côtes; les dames le regardaient en riant, et aussi une foule de pékins qui arrivaient de partout.

C'était bien la peine d'avoir dévoré l'espace, manqué d'écraser une douzaine de moricauds, pour amener une voiture vide. Mais, où était le colonel? La grande carotte soulevait les coussins pour voir s'il n'était pas dessous. J'étais si honteux, que je remontai sur le siège et que je repartis à fond de train, pour me dérober à tous ces yeux moqueurs.

— Et le colonel? dites-nous à Beau-poil.

— Mon Dieu! je l'ai retrouvé à la maison, il avait fait « Hop! » un peu trop tôt, et... j'étais parti sans lui!...

PAUL LAROQUES.

LE RECEVEUR

Il avait plu.

Devant la gare d'Argenteuil, les flaques d'eau larges miroirs encadrés de boue, reflétaient un ciel d'un bleu pâle où les nuages blancs, lentement, se désagrégaient.

Une brise tiède remuait les feuilles des platanes.

Les chevaux de l'omnibus, vieux, au ventre tombant dont la sangle usait le poil par plaques, secouaient patiemment leurs harnais et frappaient le sol de leurs sabots, faisant jaillir des éclaboussures qui marquaient de milliers de taches brunes la caisse jaune de la voiture.

— Voilà l'beau temps, fit le conducteur qui achevait un brûle-gueule, mains en poche, fouet sur le bras.

— Voilà l'beau temps, répéta d'une voix singulièrement grêle et claquante, quelqu'un qui

se tenait assis, ou, pour mieux dire, accroupi et recoquevillé sur le marche pied de l'impériale. C'était un drôle de petit homme, maigre, haut d'une aune, aux membres longs, bossu comme on ne l'est pas.

Dans cette posture, les genoux au menton, le sommet de son épine dorsale surplombant la tête grotesque, il ressemblait à un de ces joujoux de bois dont on se sert, en Allemagne, pour casser des noisettes, mais si vous l'aviez vu courrant sur la grande route, les jours de vent, les pans de sa capote sombre s'envolant en ailes fantastiques et ses jambes filiformes, terminées par d'énormes sabots, lancées cocassement de droite à gauche, il vous aurait plutôt rappelé ces gros coléoptères dont le vol lourd vient vous frapper au visage, lorsque vous vous promenez à la campagne les soirs d'été.

Bien connu, d'ailleurs, dans le pays, Jean-Marie Baltivourse, le gosse à la mère Mélanie Baltivourse, comme on l'appelait encore avenue des Quatre-Coins, où il était né.

Deux ans auparavant, un des receveurs de la Compagnie des Omnibus entre Argenteuil et le château de Bezons, étant venu à mourir, Jean-Marie Baltivourse s'était présenté au siège de la Société, là-bas, tout au haut de la Grande-Rue.

— J'viens voir si vous m'prendriez pour remplacer Barnabé Boussole, celui qui a cassé son tuyau de pipe, qui est mort l'autre jour.

J'sais écrire et compter.

Vous pourriez m'essayer.

Le gérant, un gros homme portant calotte à oreillettes enfoncée sur ses cheveux roux, se prélassait sur le devant de la porte. D'un air gouguenard, il toisa l'avorton.

— Tu veux être receveur, toi, avec ce compteur dans le dos?

L'autre releva sa face glabre, où clignotaient des yeux de chat-huant.

— J'savais pas qu'y fallait être bel homme!

Qu'ça vous fait si j'ai un compteur!

Vos voitures en ont bien un!

Le gros roux se mit à rire.

— Tu es un bon garçon, tope-là!

Tu seras receveur... surnuméraire.



Très pratique, le gérant: du même coup il réalisait une économie sur le traitement, tout en se donnant des airs d'homme charitable.

Mais Jean-Marie, lui, n'y regarda pas de si près, il était bien trop content.

Lui, le petit bossu, le gosse, dont on avait tant de fois dit qu'il ne serait bon à rien, il avait une situation, un avenir, peut-être, comme disait la mère Mélanie Baltivourse, fièrement.

emperlés des larmes de l'ondée, apparaissent vaguement quelques bottes d'oignons et de carottes, un panier d'œufs, une corbeille de fruits. L'ombre y colle son visage, regarde une minute, puis s'éloigne en marmottant des mots sans suite.

Dans la nuit, a retenti au loin comme un cri d'appel, mais l'ombre n'y a même pas pris garde.

Une fois, deux fois, le même appel plus distinct se fait entendre; puis apparaît à son tour dans le cercle de clarté un nouveau personnage. Il s'arrête esoufflé, allonge le cou dans la direction par où l'ombre s'est éloignée, semble hésiter. Brusquement il prend son parti, pousse la porte de la boutique qu'il traverse en trois enjambées et tombe, comme un pavé dans le potage, au milieu d'une arrière-boutique servant à la fois de cuisine et de salle à manger, petite, mais propre et confortable, où deux vieilles dames, assises autour d'une table encore servie, savouraient les douceurs d'un odorant moka.

Cette apparition inattendue est saluée par une double exclamation.

— Mon Dieu! qu'il m'a fait peur!

— Malheureux enfant où as-tu encore été te faire mouiller comme ça?

La première exclamation avait été poussée par une vieille dame en robe verte, qui laissa en suspens à deux centimètres de ses lèvres la tasse qu'elle y portait, et la seconde par une vieille dame en robe brune, qui se précipita vers une commode dont elle se mit à bouleverser les tiroirs.

— Vite! vite! monte te changer, dit cette dernière.

Elle mit sur le bras gauche de l'intrus, ruisselant comme linge en lessive, et qui n'était autre que maître Dodo, notre ancienne connaissance, un paquet de vêtements secs, dans sa main droite une bougie allumée, et le poussa vers un escalier, dont on apercevait les premières marches au fond de la pièce.

Dodo en avait déjà gravi deux ou trois, quand, s'arrêtant soudain et tournant vers les deux vieilles dames son pâle visage semé de taches de rousseur, où roulaient deux gros yeux bleu faïence encore plus effarés que d'habitude, il s'écria :

Il se voyait déjà devenu soutien de famille, le même.

Aussi, pour ses trente francs par mois, il en fit plus que les autres pour quarante-cinq.

Dès cinq heures du matin, en été, six heures en hiver, il était à sa voiture, la nettoyait, frot-tait, astiquait à s'en lasser les membres.

Jamais la pauvre vieille guimbarde n'avait été tenue de la sorte, ses glaces reluisaient comme le miroir d'une casquette.

— Puis le petit homme passait à son cou la sacoche de la recette et se juchant sur la plate-forme, attendait les voyageurs matineux du premier départ, qui arrivaient encore engourdis, les yeux lourds de sommeil, en bâillant dans leur cache-nez.

Des bonjours s'échangeaient.

— Ça va bien, c' matin, m' sieu Girardon?...

— Ça va bien, m' sieu Dourvoine!... Eh! bien, m'âme Brouhard, vous v'la déjà partie?

— Donnez-moi vot' panier, j' vous l' passerai.

— Je te remercie, mon garçon!... Pas trop mal, pas trop mal!...

Hé, hé! un peu fraîchement!...

L'heure sonnait, le cornet du conducteur lançait sa fanfare enrouée.

D'un bref coup-d'œil, Jean-Marie comptait ses voyageurs, s'assurant que tout était en ordre et gaillardement tirait sur le cordon d'appel.

— Nous y sommes? Allé!... Roulez!...

Le véhicule se mettait en branle.

Il y avait environ dix-huit mois que Jean-Marie Baltivourse trimbait sa bosse le long de la route nationale, lorsque l'autre receveur, son collègue ayant été congédié, il fut promu titulaire à sa place.

Quarante-cinq francs d'appointements, gratification aux étrennes, uniforme et sabots fournis par l'administration: un vrai Pérou, quoi!

Le soir de cette nomination on trinqua chez la mère Baltivourse.

Mais ce qui flatta le plus l'amour-propre de Jean-Marie, ce fut la casquette de drap bleu à liseré d'or et chiffre brodé « S. O. A. » — Société Omnibus Argenteuil — créée tout exprès pour lui.

Décidément, il était dans les bonnes grâces de la Compagnie, qui l'investissait de sa confiance.

**

L'heure s'avancait, dans la salle d'attente l'employé avait déjà appelé:

— Les voyageurs pour Epinay, Sannois, Ermont, la ligne du Nord.

Le conducteur secoua la cendre de sa pipe et remit celle-ci dans sa poche, le bossu descendit de son perchoir.

— Tu d'vrais préparer ton échelle; m'sieu Manoury a dit comme ça c'matin qu'il rapporterait des bagages, dit-il à son camarade.

Docile, celui-ci obéit et, pendant ce temps, le train arriva.

La locomotive passa d'abord comme une flèche, puis s'arrêta court, avec un bruit de freins, et aussitôt un flot de voyageurs se déversa sur le débarcadère.

— Tiens, fit Jean-Marie, v'la M'sieu Manoury, justement, il est avec une dame.

En effet, une jeune femme s'avancait en compagnie d'un monsieur d'un certain âge.

Mince, grande, elle se glissa à travers la foule qui encombrait la sortie et vint droit au petit receveur.

— Voudriez-vous aller chercher ma malle, s'il vous plaît?

Voici mon bulletin.

Sa voix était harmonieuse, timbrée, et fit aux oreilles de Jean-Marie l'effet d'une belle musique.

— Bien sûr, madame, donnez!...

— Grand'mère, j'crois que je l'ai vue.

Et il escalada les degrés quatre à quatre.

La robe verte qui était en train de fortifier son café d'une légère addition de cognac, fit un si brusque mouvement qu'elle versa dans sa tasse un bon tiers du carafon, et la robe brune ou M^{me} Mirabelle, grand'mère de Dodo, demeura la bouche ouverte et la fourchette en l'air, oubliant de retourner dans la poêle, dont elle tenait la queue, les saucisses qui grésillaient, grésillaient avec fureur comme pour lui reprocher son grave manquement à ses devoirs de cuisinière.

Qui, en effet, Dodo pouvait-il avoir vu, si ce n'est celle dont le nom était dans toutes les bouches, l'image devant tous les yeux, qui s'asseyait, le jour, à la table des Bourgmignonnais et, la nuit, à leur chevet, Sidonie enfin... ou son ombre.

— Ciel! madame Lambre, vous avez entendu ce qu'il a dit?

— Ça m'a porté un coup dans l'estomac.

Et M^{me} Lambre, la robe verte, sans doute pour faire contre-coup, ingurgita une bonne lampée de gloria. Le breuvage devait être d'une force considérable, car la brave dame eut une quinte de toux tellement prolongée que Dodo eut le temps de redescendre et d'avalier, jusqu'à la dernière cuillerée, l'énorme assiettée de soupe que sa grand'mère avait posée devant lui.

— Ah! dit M^{me} Lambre, en essayant ses yeux pleins de larmes, c'est très mal, Dodo, de mentir comme ça, pour causer aux gens de pareilles douleurs.

— J'mens pas! s'écria Dodo la bouche pleine de saucisse, en frappant avec indignation la table du manche de sa fourchette. J'vous dis que je l'ai vue. Si c'est pas elle, je m'trompe bien.

— Quand?

— Où?

— Comment?

— Parle donc!

— Ben v'la, dit Dodo, en chassant, d'un vigoureux effort de gosier, dans les profondeurs de son estomac, l'énorme bouchée qui lui empêtrait la langue, tout à l'heure je revenais d'une commission pour M. Pinche, — ici, M^{me} Mirabelle joignit les mains, en disant qu'il fallait être

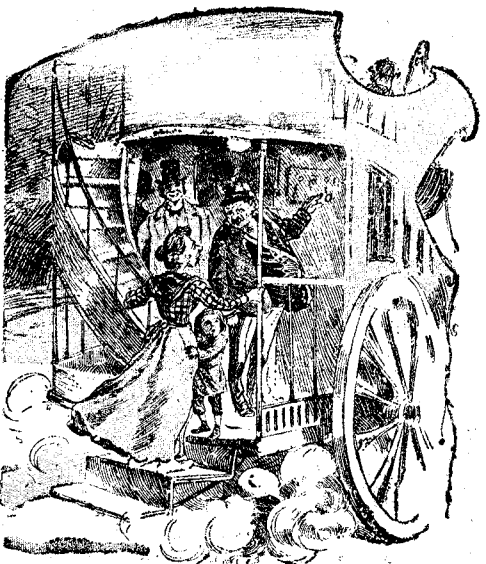
— Bonsoir, monsieur Manoury.

Il souleva sa casquette et vite courut retirer le colis.

Ce fut bientôt fait; dans les gares de banlieue, il n'y a guère de mouvement de bagages.

Il revint au bout d'une minute, avec un homme du chemin de fer qui alla à hisser la malle sur l'impériale.

M. Manoury paya, prit place dans l'omnibus, mais la jeune femme resta sur la plate-forme.



— Tu ne t'assois pas, Georgette? Tu n'auras pas froid?...

— Non, non, mon oncle, je suis bien; ne vous inquiétez pas.

Jean-Marie se réjouit, sans trop savoir pourquoi.

Il s'empressa de percevoir les huit sous des voyageurs pour revenir vers la jeune femme.

— M. Manoury a payé pour vous, lui dit-il.

— Ah! bien, merci.

Elle accompagna ces mots d'un joli signe de tête, et se mit à regarder la route.

Les reins appuyés au rebord, de la main, elle se retenait au barreau de l'escalier; elle était tout à fait gracieuse. Ses yeux allaient à gauche, à droite, et de temps en temps, au passage, laissaient tomber sur le petit homme un regard souriant et bon.

— Quelle gentille dame, pensait le bossu, en se demandant ce qu'il pourrait bien dire pour se montrer aimable.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de trouver.

— Est-ce loin, chez M. Manoury, demanda-t-elle tout à coup?

— Comme ça!...

— C'est sur la route de Bezons?

— Sur la route de B'zons. Y en a pour une demi-heure.

— Ah!... Et l'usine?

— L'usine? Elle est avec.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

Et cette voiture y passe?

— Pour sûr, nous allons jusqu'à B'zons.

La conversation continua; mais on roulait sur le pavé de la Grande-Rue d'Argenteuil et le brouhaha des roues empêchait de s'entendre.

Gentiment, la jeune femme se pencha, et une bouffée tiède, parfumée, enveloppa un instant le bossu.

Jamais demi-heure n'avait passé si vite, dans l'existence de Jean-Marie Baltivourse.

Il lui semblait avoir connu toujours cette belle

« un sans entrailles » comme ce M. Pinche, pour envoyer un pauvre innocent attraper la mort par un temps pareil, — et je me dépêchais de rentrer chez nous, quand qu'est-ce que je vois filer au galop, à cinquante pas devant moi, juste sous un bec de gaz? une queue en trompette avec un pompon au bout, comme je n'en connais qu'une seule.

— Comment, une queue en trompette?

— Qu'est-ce que tu nous racontes là?

— J'prends ma course après, en criant : Mimosa!

— Ah! c'est de Mimosa qu'il s'agit?

— Eh bien, et Sidonie?

— Sidonie, j'sais pas, répondit avec une belle indifférence Dodo qui, au rebours de M. Jabuton, comptait la vieille bonne pour à peu près autant qu'une paille pourrie et reportait tout son intérêt sur le caniche, avec qui il était lié d'une amitié particulière. — M' semble bien qu'j'ai vu la queue en trompette rejoindre quelqu'un. J'ai encore appelé : Mimosa! Mimosa! N'm'a pas répondu, j'suis arrivé d'avant chez nous, j'sait noir, j'ai plus rien vu, j'suis rentré, et v'la. C'te pauvre Mimosa! soupira Dodo, tandis qu'un pleur venait humecter ses cils d'un blond blanc.

— Quelle histoire à dormir debout, dit M^{me} Lambre en haussant les épaules.

— La nuit, mon garçon, ajouta la grand'mère, tu sais, tous les... chiens sont gris.

— Possible, répondit Dodo en secouant la tête, pas moins qu'il n'y a pas deux queues en trompette!...

Lugubre, lamentable, s'élevant jusqu'aux notes les plus aiguës pour finir en un tremolo sourdement plaintif, un hurlement strident, prolongé, le hurlement d'un chien qui flaire la mort, d'échira l'air et lui coupa la parole.

Tout pâles, les deux femmes et l'innocent se regardèrent, secoués d'un involontaire frisson de peur, écoutèrent. Mais la sinistre mélodie n'eut pas de second couplet.

— Ah! s'écria Dodo, c'est comme ça que Mimosa hurlait, la nuit où Sidonie est partie avec l'homme.

— Qu'est-ce que c'est?

FEUILLETON

LE

Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

CHAPITRE IV

Le ciel était tout noir sans un sourire d'étoile et les becs de gaz, dont la lueur terne avait peine à percer le réseau serré des mailles de l'averse, lignotaient en tremblotant piteusement dans leurs guérites de verre.

Par ce triste temps, et bien qu'il fût à peine huit heures, plus désertes étaient les rues de Bourgmignon que les allées d'un cimetière à minuit.

Pourtant, là-bas, sous un bec de gaz, vient de passer une ombre titubante, esquissant dans l'air les gestes incohérents. Elle s'approche avec un claquement de sabots clapotant dans la boue, tantôt se perdant dans les zones ténébreuses, tantôt, lorsqu'elle traverse une zone de lumière, lessinant sur le trottoir resplendissant de pluie, des lignes indéfiniment allongées ou bizarrement raccourcies, une silhouette enveloppée d'un ample manteau de paysanne, dont le capuchon de forme ronde se rabat sur sa tête. Derrière elle, la suivant pas à pas, se dessine une autre ombre portée sur quatre pattes. La voilà maintenant arrêtée en face de la devanture éclairée d'une boutique. A travers les carreaux, tout

LES BLEUS

jeune dame, et pourtant, elle lui révélait un monde d'impressions nouvelles. Il en était tout étourdi. Elle avait l'air d'une princesse, mais pas fière. Même quand elle fut descendue ainsi que son oncle, devant l'usine dont M. Manoury était directeur, il continua à y penser et à en garder un éblouissement.

La nuit, il y rêva encore; chaque mouvement de la gracieuse personne se vit gravé dans son souvenir.

Il la revoyait sa taille cambrée, serrée dans une jaquette claire, se prêtant aux cahots de la route; au cou, un boa de fourrure qui faisait ressortir son teint rose, ses dents éclatantes et mignonnes, et ses yeux noirs brillant sous les sourcils châtain.

Il respirait son parfum, il entendait sa voix timbrée :

— « Est-ce loin, chez M. Manoury ? »

— C'est gentil, tout de même, une femme quand c'est gentil, se dit Jean-Marie Balthivourne, en s'éveillant le lendemain.

Et il se reprit à penser à elle, se demandant si elle était dame ou demoiselle et combien de temps elle resterait chez M. Manoury.

Il fut renseigné le jour suivant.

— Madame votre nièce est veuve, demanda quelqu'un au directeur, en ambibus ?

— Divorcée, hélas! depuis deux ans.

— Vraiment! Et elle vient vous tenir compagnie pour quelque temps ?

— Mais, pour tout l'été, j'espère bien. Jean-Marie eut une joie soudaine.

Fout l'été!...

— Alléz!... roulez!... cria-t-il d'une voix retentissante, les murs en seraient ébranlés, si Argenteuil eût été Jéricho.

Et il tira sur la ficelle si hardiment que le conducteur, secoué, y répondit par un formidable juron.

M. DALVIN.



— Vous avez un travail à faire faire ?
— C'est rapport aux cadres de la compagnie, que le sergent se plaint qu'ils sont pas complets !



— Fixe, ne bougeons plus...
— C'est-y qu'on va nous photographier ?



La théorie à la chambrée.
— Vous, là, numéro un ! Vous rencontrez le colonel dans la rue, qu'est-ce que vous faites ?
— Je m'acropate sous une porte cochère, caporal!...

PENSÉES

Une faveur n'est pas un exemple pour d'autres.

La faute fait le tort, l'intention l'injure.

La paix sans liberté, c'est la paix des tombeaux.

Ceux qui n'ont pas d'esprit ont l'esprit de parti.

Il faut souvent donner, et prêter rarement.

La richesse produit l'orgueil ou l'avarice.

L'argent procure tout, hors l'esprit et le cœur.

Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

La gloire est le soleil des morts.

Laisser croire qu'on a de l'esprit rapporte souvent plus que d'en avoir.

Une partie de pêche d'Alexandre III

En face de Viborg, l'ancienne capitale de Finlande, la mer Baltique s'inclinait partout dans les terres découpées, fins des lacs en miniature, des canaux, des golfes, des groupes d'îles — le tout d'un aspect enchanteur. — Les forêts de sapins s'avancent jusqu'à l'extrême limite des eaux qui baignent les racines d'arbres séculaires.

Au fond d'une crique entourée de rochers de granit rose s'élevait le joli village de Saint-Johannis, propre et commode comme tous les hameaux finlandais, et, en partie, composé de villas rustiques où des bourgeois de Pétersbourg viennent en villégiature pendant les fortes chaleurs de l'été. Les amateurs de pêche à la ligne connaissent bien cette station où l'eau de mer est si peu salée que certaines espèces de poissons d'eau douce y prospèrent merveilleusement. On cite entre autres des perches d'une grosseur et d'une délicatesse exceptionnelles.

Or, par une belle matinée de juin 1890, deux amateurs vêtus chacun d'une capote militaire sans galons, se livraient au paisible sport de la

pêche à la ligne dans un bateau amarré à peu de distance de la maison du garde forestier. Le plus grand, dont le visage empreint de douceur et de fierté était encadré par une barbe châtain légèrement semée de fils d'argent, s'adressant à son compagnon :

— Olsoufieff, les perches que nous prenons n'ont rien de l'extraordinaire; pas une seule ne pèse une livre, je pense.

— Sire, on m'avait pourtant assuré que le poisson de cette baie est de grosseur exceptionnelle.

Les deux personnages que nous présentons au lecteur, sous la capote de simple soldat ne sont autres que Sa Majesté Alexandre III, autocrate de toutes les Russies, et son premier aide-de-camp, le général comte Olsoufieff.

Comme les deux pêcheurs échangeaient leurs observations une voix se fit entendre du rivage :

— Hé! messieurs, changez vos amorces, — essayez un peu de celles-ci, et un homme d'une cinquantaine d'années, fort et trapu, fit son apparition sur le bord de l'eau en étendant le bras.

Après s'être consultés un instant le tzar et son compagnon s'approchèrent du rivage.

— Qui est-là? dit le souverain.

— Johan Raid, garde-forestier. — Vous, vous êtes des officiers; malgré vos capotes grises j'ai pensé ça.

pour trop longtemps, nos enfants.

— Oui! mais il vous en prend si peu... dit en souriant le souverain.

— C'est toujours trop.

— Où est-il ce Morji ?

— Dans la maison voisine.

— Va le chercher.

Bientôt un gros garçon finnois, les yeux gris bleu écarquillés apparut en tournant son bonnet dans les mains.

Après l'avoir regardé un instant le prince lui dit :

— C'est toi, le fiancé de cette petite ?

— Oui! c'est moi.

— Embrasse-la donc et dis-lui que tu resteras avec elle; puis se tournant vers son compagnon :

« Comte Olsoufieff, demandez du papier et écrivez une dispense de service.

— Seigneur Jésus, qui êtes-vous ? s'écria Raid en joignant les mains.

Le tzar répondit en souriant dans sa barbe blonde :

— A Viborg, je suis le grand-duc de Finlande; à Pétersbourg, l'Empereur de toutes les Russies.

Henri RENOU

— En voilà bien d'une autre !

La contenance de maître Dodo prouvait clairement qu'il venait de commettre une gaffe, et qu'il aurait bien voulu rattraper les paroles qu'il venait de lâcher. Mais, pour ce qui était d'échapper aux griffes de la curiosité des deux vieilles dames, autant aurait valu pour un boiteux des deux jambes essayer de gagner un cerf à la course. Bon gré, mal gré — plutôt de mauvais que de bon gré — il dut faire sa confession.

— Eh bien! oui, na! la nuit où Sidonie avait disparu, il avait été réveillé par un chien hurlant sous la fenêtre du petit cabinet où il couchait. Il s'était levé, avait ouvert cette fenêtre qui donnait sur la rue, et avait aperçu au clair de lune — il faisait clair de lune cette nuit-là — Mimosa assise sur son derrière, qui n'avait sans doute pas trouvé de meilleur moyen de lui témoigner le chagrin qu'elle éprouvait à quitter un si bon camarade. En le voyant, elle avait secoué les oreilles et remué la queue, ce qui, en langage chien, signifie : « Bonsoir, mon vieux ! » et avait rejoint un homme et une femme qui tournaient le coin de la rue. Dans la femme, il avait cru reconnaître la bonne des Trip; de l'homme il ne pouvait rien dire. Il lui semblait également, mais il n'en était pas sûr, avoir distingué la forme d'un second chien. C'était tout, na! Maintenant, on allait le laisser tranquille, n'est-ce pas ?

Traquiné! pauvre Dodo, va !

Mais, Jésus Dieu! pourquoi n'avait-il rien dit, pourquoi avait-il gardé pour lui des choses de cette importance? pourquoi... pourquoi... pourquoi...

Pour la raison bien simple que le jeune Dodo, avec sa cervelle de travers, ressemblait à beaucoup de ses compatriotes qui l'ont en parfait équilibre. Il avait de la justice de son pays une peur instinctive et s'était dit, qu'en se mêlant de faire pendre les autres, on engage toujours un tant soit peu son propre cou dans le nœud coulant.

Aussi, quand sa grand' mère et Mme Lambre voulurent lui persuader d'aller faire à M. Jabuton de tardives révélations, se livra-t-il à ce

que j'oserai appeler une vie de patachon, jusqu'à ce qu'enfin la dernière ayant ouvert l'avis qu'il pouvait tout au moins faire part de ce qu'il savait à M. Trip, il montra des dispositions moins hostiles. Là-dessus Mme Lambre, dont les esprits animaux étaient surexcités par un gloria des plus carabinés, s'écria qu'il fallait sur-le-champ aller trouver M. Trip.

— A cette heure-ci! par un temps pareil! Vous n'y pensez pas, ma chère.

L'heure, mais il n'était guère plus de huit heures et demie; le temps, on prendrait un parapluie, voilà tout. Allons! en route!

Cette proposition laissa le jeune Dodo absolument froid, mais Mme Lambre ayant réussi à communiquer à M. Trip un peu de son ardeur guerrière, celle-ci, de par son autorité grand maternelle, lui enjoignit de mettre les volets et l'on fit les préparatifs de la nocturne expédition.

La traînée de lumière trouble qui miroitait devant la boutique s'éteignit et bientôt notre trio se trouva dehors. Mme Mirabelle était au milieu, tenant à deux mains un gigantesque parapluie de coton, flanquée à droite de son amie et voisine et, à gauche, de son petit-fils.

Toujours à petit bruit tombait la pluie, toujours retentissait le monotone flic-flac de ses mille gouttelettes rejaillissant dans les ruisseaux ou sur le pavé mouillé, toujours le vent chantait de sa voix sifflante son antique mélancolique.

C'était une triste nuit, bien faite pour impressionner des âmes mieux trempées que celles de deux vieilles femmes et d'un pauvre idiot.

La distance à parcourir était heureusement fort courte et, au bout de dix minutes, ils s'enjambèrent à la porte de M. Trip.

Le tintement clair du timbre pénétra dans leurs oreilles avec une acuité étrange, presque douloureuse, et, pelotonnés en petit tas contre la porte, ils attendirent avec une anxieuse impatience qu'on vint leur ouvrir. Ils apercevaient, à travers les interstices de la rosace, les vagues silhouettes des arbustes, dont les branches lourdes d'eau s'inclinaient pesamment vers la terre, et la façade morne de la maison où une fenêtre éclairée du rez-de-chaussée découpait

un carré de vive lumière. L'ensemble était lugubre; il semblait que les objets inanimés eussent voulu prendre le deuil des êtres disparus et qui, si longtemps, les avaient animés de leur présence.

Cependant, au coup de sonnette, le vestibule s'était éclairé à son tour et une voix avait crié :

— Qui est là ?

— C'est nous, monsieur Trip, avait répondu le trio en chœur, Mme Mirabelle, Mme Lambre, Dodo. Nous avons à vous parler au sujet de Sidonie, s'il vous plaît.

— Ah! ah! répondit la voix qu'il était facile de reconnaître pour l'organe de M. Trip lui-même, voilà! j'arrive.

Un pas fit crier le sable des allées, l'huis s'ouvrit et, quelques secondes après, non sans avoir pris la précaution de laisser dans le vestibule leur protecteur de coton, les deux dames, avec des mines prometteuses d'étonnantes nouvelles et une multitude d'excuses pour leur visite tardive, pénétraient dans la salle à manger où se tenaient les époux Trip, en compagnie du long M. Fruchette.

Certes, le contraste était grand entre la rue noyée d'ombre et de pluie, balayée par une froide bise et cet intérieur chaud et confortable, brillamment éclairé. Et, malgré cela, néanmoins, de l'attitude de ceux qui s'y trouvaient, des meubles, des moindres effets se dégageait je ne sais quelle expression de sourd malaise, de crainte contenue, de mystère non éclairci planant dans l'air. On devinait sous les conserves bleues de M. Trip ses yeux inquiets; l'aiguille à ravauter de Mme Trip avait de brusques sursauts, la voix de M. Fruchette, en prononçant les mots les plus simples, de cavernes inconnues et le portrait du grand-père Mauduit l'air plus renfrogné que jamais.

Dodo, à son grand dam et en rechignant comme un jeune chien qu'on purge, dut répéter sa confession.

Lorsque l'émotion, les exclamations, les reproches d'avoir gardé le silence, que soulevèrent son récit, furent un peu calmés, s'ouvrit une solennelle délibération.

M. Fruchette émit, d'un ton péremptoire et

plus tranchant que la faux du Temps, l'avis suivant: il fallait que Dodo accompagné de sa grand'mère, de M. Trip et de lui, Fruchette, se rendit sur le champ auprès de M. Jabuton et lui fit sa déposition.

Dodo, pour manifester toute l'énergie de son opinion, s'appliqua un formidable coup de poing sur le crâne, Mme Mirabelle objecta timidement l'heure, la course, l'imtempérite de la saison et Mme Trip déclara qu'elle mourrait de peur, si on la laissait toute seule dans « cette maison ». Les époux Trip, en effet, depuis la disparition de Sidonie n'avaient plus de domestique à demeure. La bonne qui venait le matin faire le ménage et la cuisine s'en retournait le soir chez elle.

M. Fruchette introduisit alors un amendement par lequel, lui Fruchette, suivi du seul Dodo, se rendrait chez M. Jabuton le soir même. Les témoins complémentaires ne s'y rendraient que le lendemain matin.

Dodo ne prit pas la peine de répondre, il prit la porte avant que personne ait eu le temps d'étendre la main pour le retenir ou d'ouvrir la bouche pour le rappeler.

M. Fruchette fut antique.

— J'irai seul, dit-il.

Et galant :

— Par la même occasion, je reconduirai ces dames.

Lorsque donc M. Fruchette se fut acquitté de ce devoir de politesse, — on retrouva sous l'auvent de la fruiterie le récalcitraant Dodo — il déploya ses longues jambes et eut bientôt atteint le domicile de M. Jabuton.

Ce fonctionnaire le reçut dans un moelleux fauteuil, en train de culotter une pipe et de siroter un grog.

M. Fruchette s'assit vis-à-vis de lui dans un fauteuil presque aussi moelleux, refusa la pipe, mais accepta le grog qu'on lui offrait, toussa, ouvrit la bouche et... la porte brusquement poussée livra passage à Pinche ruisselant, crotté, boueux, radieux.

— J'ai du nouveau, M. Jabuton, s'écria-t-il d'une voix haletante; j'ai du nouveau!

(A suivre.)

CAUSERIE FINANCIERE

Les cours en général sont empreints d'une certaine lourdeur à laquelle nos rentes seules, ou à peu près, ont pu échapper.

C'est surtout à la fermeté des rentes françaises que l'ensemble de la cote, autant que les valeurs de spéculation, doivent d'avoir été empêchés de glisser sur la pente de la réaction. Le 3 0/0 perpétuel a franchi le pair grâce aux demandes de capitaux et finit la semaine à 100 20 à terme et au comptant. Le 3 1/2 0/0 a été assez favorisé et s'est élevé un moment à 102 55 sur les deux marchés, en clôture de samedi; nous le laissons à 102 50 à terme et au comptant.

Même au plus fort de la tourmente, les obligations de la ville de Paris n'ont cessé de monter le plus grand calme, démontrant ainsi les avantages de ces excellents titres.

Les fonds d'Etats étrangers ont été aussi très agités; mais ils restent mieux tenus. Quelques-uns même, sont en hausse assez accentuée.

L'Extérieure Espagnole très attaquée, a subi une dépréciation profonde qui de 69 20 l'a projetée à 67 90 elle finit la semaine à 68 35 c'est encore l'instabilité de la situation politique qui a provoqué les allègements volontaires ou forcés de la cote; les cours ont si lourdement porté le poids.

L'Italien, n'a cessé, au milieu de cette réaction générale, de montrer une attitude particulièrement brillante, s'avancant, sous l'action d'achats pressés de 93 80 à 94 35 son dernier cours.

Les Fonds Portugais sont assez bien tenus. La Rente 3 0/0 a repris de 23 25 à 23 40. L'obligation 4 0/0 reste à 145 fr. et l'obligation 4 1/2 à 174 25.

Sur les rentes Austro-Hongroises, les tendances paraissent un peu améliorées principalement sur les rentes hongroises qui apparaissent maintenant comme les moins aléatoires du groupe. Le 4 0/0 Autrichien s'inscrit à 96 25 pour les grosses coupures et à 97 pour les petites coupures. Le 4 0/0 Hongrois a progressé de 97 à 98 25 pour les coupures de 20 florins et à 99 25 pour les coupures de 4 florins de rente.

Les Fonds Russes se sont promptement remis de la secousse qui a ébranlé le marché au milieu de la semaine et terminent un peu au-dessus de leurs cours de samedi dernier; le 3 0/0 1891 à 84 10 le 3 0/0 1896 à 84 25, le 3 1/2 1894 à 91 70 et le 4 0/0 consolidé à 100 fr.

Les Fonds Helléniques ont donné lieu à quelques échanges, sans que leurs cours en aient été modifiés. Les obligations 5 0/0 1881 font 190 25, les 5 0/0 1884 192 75 et les 4 0/0 1887 202 50.

Les Fonds Turcs, après avoir été entraînés dans le mouvement de baisse de mercredi, ont vigouusement repris et finissent au-dessus de leurs cours antérieurs. La Série B fait 46 65 après 46 40, la Série C 25 35 après 25 10 et la Série D après 22 35.

Le marché des grandes Sociétés de Crédit a fait preuve d'abord, dans son ensemble, de dispositions plus satisfaisantes et les cours s'étaient partout améliorés ou raffermis; la baisse des valeurs de Tramways a arrêté ces bonnes dispositions.

La Banque de France s'est constamment tenue autour de 4,000 francs.

Les actions du Comptoir national d'escompte ont varié de 580 à 590 et clôturent à 582 en attendant mieux dès que l'ensemble du marché se sera raffermi.

La Société générale a conservé une fermeté remarquable, résistant avec succès aux causes générales de dépréciation qui ont affecté tant d'autres bonnes valeurs.

Le Crédit lyonnais est bien tenu et clôture 1,089.

Les actions de nos Grandes Compagnies de chemins de fer ont de nouveau fléchi; toutefois, elles sont, au dernier moment, en vive reprise sur leurs plus bas cours.

Le Lyon, que nous laissons à 1.810 fr. à terme et à 1.806 fr. au comptant, clôture respectivement à 1.800 fr. et à 1.795 fr.; Nord, 2.272 fr. à terme, contre 2.290 fr. et 270 fr. au comptant contre 305 fr.; Midi, 1.272 au comptant, en moins-value de 3 fr.

L'Est est à 1.068 fr. au comptant, contre 1.085 fr.; Orléans, 1.687 fr. au comptant, en bénéfice de 2 fr., mais 1.682 fr. à terme, en perte de 8 fr. Ouest, 1.026 fr. 50 au comptant, contre 1.040 francs.

Le compartiment des valeurs industrielles a été très mouvementé et ce sont surtout les valeurs de traction qui ont été plus particulièrement atteintes.

Les rachats et mêmes achats, ont en dernier lieu quelque peu relevé les cours.

Les titres du Canal de Suez forment l'un des rares groupes du marché des valeurs industrielles qui n'ont pas été ébranlés par la baisse de cette semaine. L'action finit à 3.510 au lieu de 3.500 il y a huit jours.

Ira Mode

La caractéristique des chapeaux d'hiver, c'est leur forme basse et plate. Grandes toques, tricornes à calotte basse, forme Louis XVI relevées derrière se partagent la faveur, mais dans tous les cas, l'ensemble reste un peu aplati, plutôt large et sans garniture saillante. Adieu les panaches, les plumets et les audacieuses aigrettes d'autrefois! Désormais, les garnitures au lieu de se détacher sur l'ensemble en épousent les contours. Les plumes, au lieu de pointer hardiment vers le ciel suivent les harmonieuses inflexions des formes. Il est indéniable qu'une semblable

mode est fort seyante pour certaines physiologies, mais elle ne convient pas à toutes. Et l'on ne peut que déplorer la tendance de plus en plus manifeste des modes actuelles qui tendent trop vers l'uniformité et qui restreignent de plus en plus le rôle des initiatives individuelles.

Dans un excellent ouvrage: *L'Art dans la parure et le vêtement*, Charles Blanc écrivait, il y a une quarantaine d'années:

« Comme tous les autres éléments du costume le chapeau des femmes est une indication des mœurs, et il ne peut l'être que par ses rapports avec le sentiment. »

Et l'éminent historien de l'art fournit une démonstration typique au moyen de deux exemples bien choisis: d'une part la mondaine à la coiffure gracieuse, compliquée, toujours fantaisiste et quelquefois extravagante, d'autre part la sœur de charité avec sa cornette blanche aux lignes austères et rigides. Entre ces deux extrêmes se placent mille formes intermédiaires caractéristiques des habitudes, de l'âge, du rang social. Bien que ces différences soient loin d'être complètement effacées aujourd'hui, elle ne tranchent plus autant qu'autrefois. Il est de très honnêtes femmes qui en matière de modes ne reculent pas devant l'excentrique, tandis qu'au contraire, on voit quelquefois des toilettes de style sur des épaules où on ne s'attendait pas à les trouver.

Parmi les nouveautés de la saison dont le succès est incontesté, je citerai le manteau de voyage ou de voiture genre mac ferlane. Le paletot est droit, comme le paletot d'homme; il est recouvert par une pèlerine qui, tout en préservant de l'humidité à l'avantage de tenir très chaud. Cette nouveauté remplit absolument son but comme manteau de voyage, mais on ne doit pas songer à l'utiliser en dehors de cette destination un peu spéciale. C'est en effet un vêtement lourd et encombrant qui ne permet pas la



COSTUME TAILLEUR EN ÉPINGLINE

moindre course à pied; aussi lui préfère-t-on la longue mante ou encore le paletot sac, lorsqu'on recule devant la dépense d'un costume costume spécial.

Le manteau mac ferlane peut se faire en différents tissus; cependant on adopte de préférence un drap gris blanc spécial dit de cuirassier.

Rien de bien nouveau en ce qui concerne les manteaux élégants, pour théâtre ou sortie de bal. La plus grande fantaisie continue à régner pour ces vêtements spéciaux, qui ne sont pas à portée de toutes les bourses.

Je reviendrai dans ma prochaine causerie sur les modifications probables et prochaines de la mode actuelle, mais je ne veux pas terminer avant de signaler le vêtement dont on trouvera ci-dessus le croquis. C'est un costume genre tailleur, en épingline de soie prunelle. La jupe est plate, avec ceinture en velours. Le corsage, genre bolero est soutaché en noir et s'ouvre sur une chemisette de surah rose.

Pour continuer la série des travaux d'agrément pour dames et jeunes filles, je dirai quelques mots, aujourd'hui de la préparation des dessins.

Le papier que l'on pique doit avoir quelques centimètres de plus, en largeur et en longueur que l'étoffe même, de manière à ce que le tampon dont on se sert pour appliquer la poudre ne touche pas l'étoffe. On applique sur l'étoffe le côté sur lequel on a piqué, car la poudre pénétrera plus facilement que par l'autre côté.

Avant de commencer le calque, on jalonne son dessin, c'est-à-dire qu'on divise l'étoffe et le dessin en quatre parties pour déterminer la distance du centre au bord. On plie donc l'étoffe d'abord en deux, puis encore en deux, de manière à former quatre cases et connaître le centre.

Pour exécuter des coins si le dessin en comporte, on replie l'étoffe deux fois dans sa diagonale, c'est-à-dire de manière à former deux triangles.

Pour fixer ce jalonnage dans l'étoffe, dont les plis peuvent se défaire, on prend une aiguille de fil au bout de laquelle on fait un nœud; on traverse ce nœud par une épingle que l'on pique au centre de l'étoffe, se servant de l'épingle et de l'aiguille que l'on tient comme d'un compas, vous pouvez indiquer chaque angle ou même tracer un cercle au moyen du fil tendu, en plaçant une épingle de distance en distance.

Cette épingle sera remplacée par un point de bâti qui restera et pourra servir de jalonnage.

YVONNE.

N'abusons pas des prix réduits... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent donc à payer leur *Crème Simon* plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Les rabais exagérés, consentis par certaines maisons, ont souvent de graves inconvénients. Le prix normal de la véritable Crème Simon est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est surtout commode et avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Névralgies.

Les névralgies sont des douleurs qui se font sentir dans les nerfs; il peut en exister dans toutes les parties du corps. Les douleurs névralgiques ne déterminent généralement pas de fièvre et procèdent par secousses: le mal se calme un peu pour revenir plus fort un instant après.

Parfois une névralgie se fera sentir une fois par hasard chez une personne qui n'aura plus par la suite d'attaques semblables; mais le plus souvent elle revient soit à des intervalles irréguliers, soit à époques à peu près fixes, elle est, comme on dit, *intermittente*. C'est généralement chez les anémiques qu'on observe cette espèce de névralgie.

Le traitement des névralgies comprend deux indications: calmer l'accès et en empêcher le retour. La première indication est remplie par plusieurs moyens; on peut employer les calmants à l'intérieur, comme l'opium, la morphine, la belladone, le sirop de chloral; on peut les employer à l'extérieur, par exemple, le liniment au chloroforme, la pommade de belladone, les piqûres de morphine, les cataplasmes au laudanum. Si les calmants ne réussissent pas, il faut prendre à l'intérieur trois ou quatre perles d'essence de térébenthine et employer à l'extérieur les révulsifs (sinapismes, vésicatoires, frictions avec le liniment à la térébenthine ou à l'ammoniaque, etc.). Il est peu de personnes souffrant de névralgies qui n'aient obtenu de bons et rapides effets de l'absorption d'un gramme ou d'un gramme et demi d'antipyrine; mais il en est également qui ont renoncé à ce remède parce qu'elles n'obtenaient que des résultats inconstants. Il est vrai que les affections nerveuses sont les maladies les plus bizarres et que ce qui réussit à un malade ne réussit pas à l'autre; tel remède qui produit de bons effets aujourd'hui, se montrera demain inefficace. On peut dire, néanmoins, que dans la plupart des cas où l'antipyrine échoue, c'est qu'elle est de mauvaise qualité. Nous sommes, en effet, envahis par une foule de remèdes qui portent le même nom et dont la composition n'est pas identique.

Dans le cas où la douleur revient à jours fixes, le sulfate de quinine, à la dose de 50 centigrammes par jour est un remède souverain.

Souvent les névralgies ne sont qu'un symptôme et sont dues à une autre maladie, l'anémie, par exemple, qu'il faut s'attacher à combattre pour voir disparaître les crises.

Vésicatoire.

On lave avec de l'eau vinaigrée la place où doit être le vésicatoire; on fait chauffer légèrement celui-ci et on l'applique en le pressant avec la paume de la main; on le couvre d'une compresse ou linge de toile plié en quatre que l'on maintient avec une bande de toile ou de coton. Dix à douze heures après, on retire le vésicatoire avec précaution; on coupe avec des ciseaux l'ampoule qu'il a produite, pour faire évacuer l'eau qu'elle contient, on couvre ensuite la place avec un morceau de papier brouillard taillé un peu plus grand et de la forme de la plaie, on l'enduit de beurre très frais. On met dessus une compresse et on bande.

Au second pansement, on remplace le beurre par une pommade irritante destinée à l'entretien de la suppuration. A chaque nouveau pansement on doit nettoyer la plaie en la lavant tout autour, puis en appliquant dessus un linge mouillé que l'on tient avec les deux mains et que l'on enlève aussitôt sans frottement.

Quand le vésicatoire doit prendre fin, ce qui est prescrit par le médecin, on le panse avec du cérat qui peu à peu le fait sécher.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus dures, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratuite.

Un flacon, 4 fr. 40; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Pour conserver le cuir

Le cuir des chaussures, des harnais, des livres etc., exposé à l'humidité, se couvre de moisissures qui le détériorent très promptement; on prévient ces dégâts en frottant ces divers objets avec de l'huile de térébenthine, ou même en répandant quelques gouttes de cette huile dans les meubles, coffres ou boîtes qui les renferment.

Destruction des puces

On arrose la chambre avec de l'eau dans laquelle on a mis infuser des feuilles d'absinthe pendant vingt-quatre heures; pour garantir les lits des puces, on met dans la pailasse des feuilles d'absinthe; cette plante d'une odeur agréable à l'homme, a la vertu d'être contraire à toutes espèces d'insectes. On peut encore mettre près du lit une assiette pleine d'eau sur laquelle surnage une petite couche d'huile et y placer une mèche de veilleuse allumée; les puces sautent dans cette assiette et y périssent presque toutes. Les feuilles de menthe poivrée, mises entre les draps d'un lit, en chassent les puces.

Pour faire disparaître la mauvaise odeur

On place au milieu de la chambre un vase en métal avec des braises sur lesquelles on répand quelques cuillerées de café en poudre fraîchement moulu, puis on ferme bien toutes les fenêtres et la porte en sortant. Après quelques minutes, on rentre en laissant la porte ouverte derrière soi, on ouvre les fenêtres aussi longtemps qu'il le faut pour faire disparaître toute vapeur de charbon.

Quelques plats pour la Semaine

EN MARRON: Soupe aux choux verts. Matelote de carpe et d'anguilles. Riz à l'indienne. Tarte aux anchois.

EN GRAS: Potage croûte au pot. Barbotte sauce hollandaise. Perdrix aux choux. Selle de pré-salé dauphinois. Escargots au court-bouillon. Darioles à la vanille.

Selle de pré-salé dauphinoise

Parez une selle de pré-salé, faites-la rotir au four. D'autre part, préparez une pâte aux choux à laquelle vous ajoutez une égale quantité de pommes de terre cuites à l'eau et réduites en purée. Faites-en des petites boulettes que vous faites frire comme des beignets soufflés. Foncez un plat avec ces beignets d'un côté et les laitues braisées de l'autre et dressez votre rôti au milieu. Servez.

Tarte aux anchois

Une demi-livre de pâte à feuilleté, en faire deux abaisses. Sur une placez l'appareil suivant en ayant soin de ne pas toucher aux bords de la pâte:

100 grammes purée d'anchois frais ou au sel, 30 grammes de mie de pain, un jaune d'œuf, persil et pointe d'ail; bon assaisonnement.

Mouillez les bords de la pâte, recouvrez avec la deuxième abaisse; soudez-les en les pressant légèrement; rayez la tarte, dorez-la, cuisez-la vingt minutes.

Distractions et Jeux d'esprit

Mots en urne électorale.

Mot central, triangle et carré

Voici le jeu tout préparé

Le premier: Elever à faible hauteur

Objet de forte pesanteur

Triangle, ligne horizontale

— En France départementale

— Acte qui défend ou permet

— Se voit dans tout être muet

Sens contraire: — Dans une haie

— Pronom — Pièce de monnaie

— Négation — Puis dans soutenant

Passons au carré maintenant:

— Grande ville de l'Italie.

— C'est un fleuve de l'Hispanie

— Veut dire hausser, certainement

— De Corse, ancien représentant

— Arrondissement, — Or, courage

Cher divin et vite à l'ouvrage.

VICTOR BONNET.

Solutions de l'avant-dernier numéro

1° Charade

GUITARE

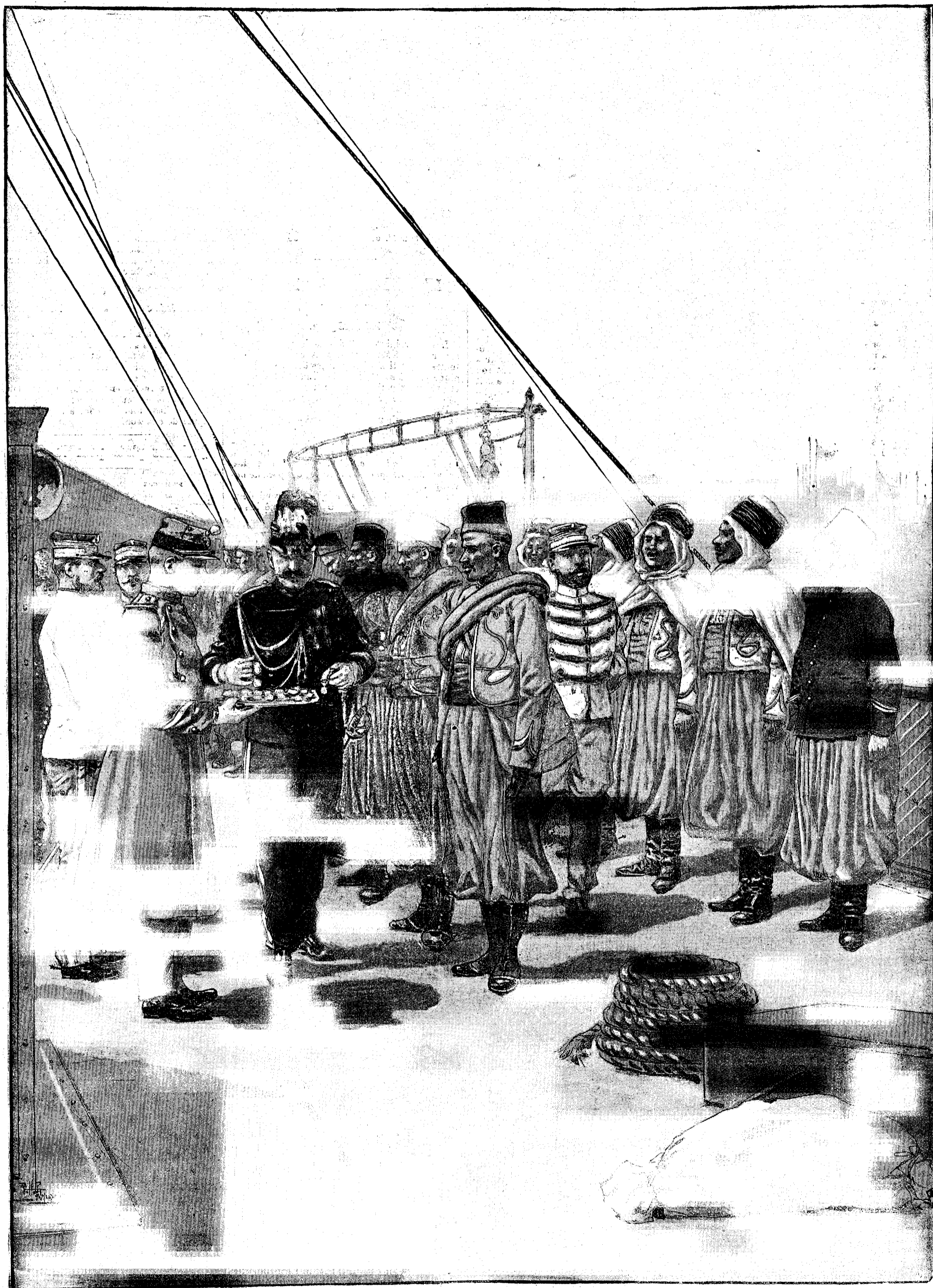
2° Enigme.

CARTOUCHE

Solutions justes: Pochontas — Sancerre — Ch. Conti — Midi douze — L'Agile A. Ghes — Sam et Crase — Ponerihouen — L'ami Roi A. B. à Nages — Un Nemrod à Audenge — Miss Tegriss — Lac Rymal — Aralia — Spiritus luminum — A. Klotz, à Biarritz —

Solutions justes omises dans un précédent n°: Un lycéen de 7^{me} à Toulouse — A. Klotz à Biarritz — Eduard et Etienne à Morancé — Louisou Constançon 1^{er} maire en herbe de Lacauze — Lili Bertal à Toulouse — Mélanie la brune, à Toulouse — Henri Hellin, à Halkar.

Le gérant: HOUDON



Arrivée à Bordeaux de la mission Foureau-Lamy.
Distribution de la médaille coloniale aux soldats de l'escorte.